

Les sources antiques d'*Andromaque* de Racine : Homère, Euripide, Sénèque

Homère, *Iliade* (2 extraits)

Euripide, *Andromaque* (3 extraits), *Les Troyennes* (1 extrait)

Sénèque, *Les Troyennes* (2 extraits)

1. Homère, *Iliade* (traduction Baresté, 1843).

EXTRAIT 1 : LES ADIEUX D'HECTOR ET D'ANDROMAQUE (chant VI, vers 369-502)

Hector s'éloigne après avoir prononcé ces paroles et se rend à son palais ; il n'y trouve point son épouse Andromaque : elle était allée avec son enfant et une de ses suivantes pleurer et gémir au sommet de la tour. Hector s'arrête sur le seuil de la demeure, et, s'adressant aux suivantes de son épouse, il leur dit :

[376] « Femmes, répondez-moi sincèrement ; la belle Andromaque est-elle allée dans le palais d'une de mes sœurs ou chez l'épouse d'un de mes frères ? S'est-elle rendue au temple de Minerve pour implorer, avec les autres Troyennes, la terrible déesse à la belle chevelure ? »

Le fidèle intendant du palais lui répond en ces termes :

[382] « Puisque vous me l'ordonnez, ô mon maître, je vous parlerai sincèrement. Andromaque n'est point dans la demeure d'une de vos sœurs, ni chez l'épouse d'un de vos frères, ni au temple de Minerve où les autres Troyennes apaisent, par leurs prières, la terrible déesse à la belle chevelure. Andromaque s'est rendue sur la haute tour d'Ilion, dès qu'elle a appris la détresse des Troyens et la victoire remportée par les Grecs. Soudain elle a couru vers nos remparts comme une femme égarée, et elle était suivie par la nourrice qui portait votre jeune enfant. »

[390] Hector, après avoir entendu ces paroles, sort du palais ; il prend le même chemin qu'avait pris Andromaque, et traverse les superbes rues d'Ilion. Bientôt il arrive aux portes de Scée ; car ces portes conduisaient dans la plaine. En ce moment se présente à Hector sa noble épouse Andromaque, fille du magnanime Éétion, qui jadis résidait à Thèbes, dans la contrée d'Hypoplacie, au pied du mont Placion, ombragé de forêts, et qui régnait sur les peuples de la Cilicie : la fille d'Éétion fut unie au vaillant Hector à l'armure d'airain. Quand Andromaque se présente à son époux, une seule femme l'accompagne, portant sur son sein leur jeune fils : cet unique rejeton d'Hector était aussi beau que les astres qui brillent au ciel ; son père le nommait Scamandrius, mais tous les Troyens l'appelaient Astyanax, « roi de la ville », parce qu'Hector seul protégeait la cité d'Ilion. En apercevant son fils, le vaillant héros sourit en silence. Andromaque s'approche de son époux en versant des larmes ; elle lui prend la main et lui parle en ces termes :

[407] « Infortuné, ton courage finira par te perdre ! Tu n'as donc pas pitié de ce jeune enfant, ni de moi, malheureuse femme, qui serai bientôt veuve ? Sans doute les Achéens t'arracheront la vie en se précipitant sur toi ! Hector, si je devais te perdre, il vaudrait mieux pour moi que je descendisse dans les profondeurs de la terre ; car, lorsque tu auras cessé de vivre, rien ne pourra me consoler, et il ne me restera plus que la douleur ! J'ai perdu mon père et ma vénérable mère : le divin Achille tua mon père et ravagea la populeuse ville des Ciliciens, Thèbes aux portes élevées ; Achille, retenu par une pieuse crainte, n'osa point dépouiller mon père de son armure ; il brûla son corps avec ses belles armes, et il lui éleva une tombe qu'entourèrent d'ormeaux les nymphes des montagnes, filles du redoutable Jupiter. J'avais aussi sept frères ; mais ils descendirent le même jour dans les sombres demeures : ils furent tous exterminés par l'impétueux Achille tandis qu'ils faisaient paître dans les campagnes leurs bœufs à la marche pénible et leurs blanches brebis.

[425] Ma mère, qui régnait au pied du mont Placion ombragé de forêts, fut conduite par Achille sur ce rivage avec toutes ses richesses ; et le héros ne lui rendit la liberté qu'après avoir reçu d'elle une forte rançon. Mais lorsqu'elle fut rentrée dans le palais de son époux, elle périt, frappée par les flèches de Diane. - Hector, tu es tout pour moi, père et frères puisque tu es mon jeune époux ! Prends donc pitié de moi, et reste au sommet de cette tour, si tu ne veux point rendre ton épouse veuve et ton enfant orphelin ! Place tes soldats sur la colline des Figuiers : c'est là que la ville est accessible à l'ennemi et que nos remparts peuvent être aisément franchis. Les plus braves des Achéens, les deux Ajax, l'illustre Idoménée, les Atrides et le vaillant fils de Tydée, ont déjà tenté trois fois d'escalader ces murs, soit par les conseils de quelques devins, soit qu'ils y aient été poussés par leur propre courage.»

Hector lui répond aussitôt :

[441] « Andromaque, je partage toutes tes craintes ; mais j'honore trop les défenseurs d'Ilion et les Troyennes au long voile pour abandonner, comme un lâche, les combats meurtriers. Mon courage me défend de fuir devant nos ennemis. J'ai appris à être brave, à combattre aux premiers rangs des Troyens et à soutenir vaillamment la gloire de mon père et la mienne. - Je le sens au fond de mon âme, un jour viendra où périront à la fois et la ville sacrée de Troie, et Priam et le peuple courageux du vaillant Priam ! Mais ni les malheurs réservés aux Troyens et à Hécube elle-même, ni la mort du roi et de mes frères, qui, braves et nombreux, tomberont dans la poussière, domptés par des bras ennemis, ne m'affligent autant que cette affreuse pensée, qu'un jour un Grec t'entraînera tout en pleurs dans sa patrie après t'avoir ravi la liberté ; que dans Argos tu tisseras la toile sous les ordres d'une femme étrangère, et que, contrainte par la dure nécessité, tu porteras malgré toi l'eau des fontaines de Messéide ou d'Hypérée ! Alors, en voyant couler tes larmes, on dira : — Voici l'épouse d'Hector, de ce vaillant héros qui l'emportait sur tous les Troyens lorsqu'ils combattaient autour des murailles d'Ilion ! C'est ainsi qu'on parlera. Ces mots réveilleront ta douleur et te feront regretter de n'avoir plus ton époux près de toi pour briser les liens de la servitude ! Mais que des monceaux de terre couvrent mon corps inanimé avant que j'entende les cris et les gémissements de mon épouse réduite à l'esclavage ! »

[466] L'illustre Hector, après avoir prononcé ces paroles, tend ses bras vers son fils ; mais à la vue de son père, l'enfant, effrayé par le vif éclat de l'airain et par la crinière qui flottait d'une manière menaçante sur le sommet du casque, se jette en criant sur le sein de sa nourrice. Le père et la mère se mettent à sourire. Aussitôt Hector ôte le casque brillant qui couvrait sa tête et le dépose à ses pieds ; puis il embrasse son fils chéri, le balance dans ses bras, et il implore en ces termes Jupiter et les autres dieux :

[474] « Jupiter, et vous tous, dieux immortels, faites que mon enfant soit, ainsi que moi, illustre parmi les Troyens ! Rendez-le fort et courageux pour qu'il règne et commande dans Ilion, afin qu'un jour chacun s'écrie en le voyant revenir du combat : - Il est encore plus brave que son père ! — Faites qu'il paraisse chargé des dépouilles sanglantes de l'ennemi qu'il aura tué, pour que le cœur de sa mère en tressaille de joie ! »

[482] Il dit, et remet son enfant dans les bras de son épouse chérie, qui le presse contre son sein avec un sourire mêlé de larmes. Le héros, vivement ému, la caresse de la main et lui adresse ces paroles :

[486] « Infortunée, ne t'abandonne point à l'excès de ta douleur ! Nul ne pourra me faire descendre dans la tombe avant l'heure fatale : les mortels, qu'ils soient illustres ou obscurs, ne peuvent échapper à la destinée dès que leurs yeux se sont ouverts à la lumière. Andromaque, rentre dans ta demeure, reprends tes travaux accoutumés, la toile et le fuseau, et ordonne à tes femmes de se mettre à l'ouvrage. Les soins de la guerre doivent nous occuper seuls, nous autres hommes, et moi plus encore que tous les guerriers qui sont nés dans Ilion. »

[494] Hector reprend son casque ombragé d'une épaisse crinière. Andromaque, son épouse chérie, s'achemine vers sa demeure, et souvent elle retourne la tête en versant d'abondantes larmes. Quand elle est entrée dans le palais du noble Hector, l'exterminateur des phalanges ennemies, elle y trouve ses suivantes et réveille dans leur cœur la tristesse et le deuil. Hector, vivant encore, est pleuré dans son palais ; car on n'espère plus qu'il reviendra du combat ni qu'il pourra échapper aux coups des vaillants Achéens.



Sur ce vase grec (collection du musée de Wurzburg) Andromaque est au centre face à Hector. Celui-ci part au combat, accompagné de son jeune écuyer et demi-frère Kébrion (qui sera tué par Patrocle, *Iliade*, XVI, 737). A droite Hélène et Pâris.

Source : <http://www.perseus.tufts.edu/hopper/image?img=Perseus:image:1992.09.0472>

[Haut du document](#)

EXTRAIT 2 : LA DOULEUR D'ANDROMAQUE (chant XXII, vers 437-514)

Hector vient d'être tué par Achille. Andromaque entend les lamentations de ses parents Priam et Hécube.

Andromaque ne savait encore rien touchant le sort de son époux : aucun messager véritable ne lui avait appris qu'Hector seul était resté hors des portes d'Ilion. Cette princesse, retirée dans son palais, tissait une toile qui devait servir à former un ample manteau de pourpre, et sur laquelle elle brodait des ornements divers. Elle avait ordonné à ses femmes de placer sur le feu un grand trépied rempli d'eau afin qu'Hector pût se baigner en revenant du combat. L'infortunée ignorait que, loin du bain qu'elle avait fait préparer, Minerve¹ venait de vaincre son époux en se servant du bras d'Achille ! Mais lorsqu'elle entend les gémissements et les sanglots qui partent de la tour, un tremblement la saisit, et sa navette tombe à terre ; elle s'adresse aux femmes qui l'entourent et leur dit :

« Que deux d'entre vous me suivent pour savoir la cause de ces pleurs. Je viens d'entendre la voix de la vénérable Hécube : mes genoux sont glacés et mon cœur bat si violemment dans ma poitrine, qu'on croirait qu'il veut s'envoler par ma bouche. Ah ! sans doute, les fils de Priam sont menacés d'un grand malheur. Puisse une semblable nouvelle ne jamais frapper mon oreille ! Je crains qu'Achille n'ait, en poursuivant mon vaillant époux loin des murs d'Ilion, ravi les forces et le courage qui l'animent. Hector, loin de rester au milieu de ses guerriers, s'avance toujours le premier, et il ne le cède à personne par sa valeur. »

Elle s'éloigne du palais comme une femme furieuse : son cœur palpite avec force, et ses femmes suivent ses pas. Arrivée à la tour en traversant la foule des Troyens, elle s'arrête sur la muraille, regarde de tous côtés et aperçoit le cadavre d'Hector traîné devant les remparts de la ville par de rapides coursiers qui l'entraînent vers les vaisseaux des Grecs. Soudain un sombre nuage couvre ses yeux : elle tombe en

¹ L'usage depuis la période humaniste était d'employer les noms latins des dieux grecs. Il s'agit ici d'Athéna, qui protège les Grecs. Les Troyens sont aidés par Aphrodite (= Vénus).

arrière, et son âme est prête à s'exhaler ; les chaînes brillantes, les riches bandelettes, les superbes réseaux tressés qui retenaient sa belle chevelure s'échappent de sa tête ainsi que le voile éclatant qui lui avait été donné par la blonde Vénus le jour où le vaillant Hector l'emmena loin du palais d'Éétion après l'avoir comblé de présents. Les sœurs et les belles-sœurs d'Hector retiennent Andromaque, qui veut mourir. Quand elle est revenue de son évanouissement, elle répand des pleurs, pousse des sanglots, et s'écrie au milieu des Troyennes : « Hector, ah ! que je suis malheureuse ! Quel affreux destin nous donna le jour ! Tu naquis en ces lieux, dans les palais de Priam ; et moi je vins au monde à Thèbes, près des forêts de Placus, dans les demeures d'Éétion, qui m'éleva quand j'étais enfant. Père infortuné, d'une fille plus infortunée encore, pourquoi m'as-tu fait naître ?... — Hector, te voilà descendu dans les sombres demeures de Pluton, dans les profonds abîmes de la terre, et tu me laisses veuve au sein de nos foyers et dans un deuil éternel ! Tu ne peux plus être l'appui de ce fils encore enfant à qui nous avons si malheureusement donné le jour, et lui ne pourra jamais te secourir ! — Pauvre enfant, s'il échappe à cette lamentable guerre, les peines et les chagrins s'attacheront à ses pas, et les étrangers s'empareront de son héritage. Le jour qui le rend orphelin le prive de tous ses amis. Il ne paraîtra plus que les yeux baissés et les joues baignées de larmes : s'il aborde les anciens amis de son père en arrêtant celui-ci par son manteau, celui-là par sa tunique, ils ne l'écouteront pas. Cependant si quelques-uns d'entre eux, touchés de compassion, lui offrent une coupe, elle mouillera seulement ses lèvres sans rafraîchir son palais. L'homme qui aura encore ses parents l'éloignera de sa table en le frappant et en lui adressant ces amers reproches : — « Retire-toi, puisque ton père n'assiste plus à nos festins ! » — Ainsi, tout en pleurs, Astyanax reviendra près de sa mère, veuve d'Hector. Et pourtant autrefois Astyanax se plaçait sur les genoux de son père pour se nourrir de la moelle succulente et de la chair délicate de nos troupeaux ; puis, lorsque le sommeil fermait ses paupières et le forçait de suspendre les jeux de son enfance, il s'endormait sur une couche moelleuse ou dans les bras de sa nourrice, et son cœur goûtait une joie bien douce. Désormais ce pauvre enfant, privé de son père, souffrira des maux sans nombre, lui que les Troyens nomment « le roi de la ville »¹, parce qu'Hector défendait seul les portes et les hautes murailles d'Ilion. — Ô mon époux, ton cadavre deviendra, loin de tes amis et de tes parents, la pâture des vers après que les chiens se seront rassasiés de tes chairs sanglantes ! Tes riches vêtements, tissés par la main des femmes, sont encore dans nos palais ; eh bien ! je les jetterai dans les flammes puisqu'ils te sont inutiles maintenant et que tu ne les porteras plus. Mais du moins je te rendrai des honneurs au milieu de tout le peuple d'Ilion ! »

Ainsi parle Andromaque en versant des larmes, et ses femmes gémissent autour d'elle.

Après ces textes fondateurs l'image d'Andromaque ne changera pas : celle d'une épouse et mère de famille fidèle et éplorée.

La scène des adieux sera souvent représentée dans l'art européen, par exemple :

Exposition de la BNF sur les héros : <http://classes.bnf.fr/heros/it/36/01.htm>

Base Joconde : http://www.culture.gouv.fr/public/mistral/joconde_fr

Voir aussi le tableau de Chirico :

<http://xoomer.virgilio.it/amasoni2002/lucabutipittore/dechirico/06big.jpg>

¹ C'est le sens du nom Astyanax.



Joseph Marie Vien, *Les Adieux d'Hector et d'Andromaque*

source : http://www.culture.gouv.fr/Wave/image/joconde/0002/m503604_92de2336_p.jpg

[Haut du document](#)

2. Euripide : *Andromaque*

A partir de la base donnée par le texte homérique, le poète tragique peut s'appuyer sur des variantes relevant d'autres traditions mythologiques ou créer lui-même son interprétation, en se référant notamment à l'actualité politique.

Homère ne présente Andromaque qu'avant et juste après la mort d'Hector. Euripide, dans le prologue de sa pièce, situe l'action bien plus tard : l'héroïne, mariée à Néoptolème (= Pyrrhus) dont elle a un fils, Molossos, est confrontée à la jalousie d'Hermione, deuxième épouse de Néoptolème.

Traduction Artaud, 1842.

EXTRAIT 1 : LE PROLOGUE (vers 1-55)

La scène est à Phthie¹, à l'entrée du temple de Thétis et du palais de Néoptolème.

ANDROMAQUE. – Ornement de l'Asie, ville de Thèbe², d'où je partis jadis avec une dot opulente, pour venir au foyer du roi Priam, donnée en épouse à Hector, moi, Andromaque, autrefois objet d'envie ! et maintenant il n'est point de femme plus malheureuse que moi, et il n'y en aura jamais. J'ai vu mourir Hector mon époux, par la main d'Achille ; j'ai vu le fils que je lui avais enfanté, Astyanax, précipité du haut d'une tour, quand les Grecs se furent rendus maîtres du sol de Troie. Et moi, issue d'une noble famille, j'ai été envoyée esclave en Grèce, donnée à l'insulaire³ Néoptolème comme prix de la guerre, et comme sa part des dépouilles de Troie. J'habite les champs qui séparent cet État de Phthie de la ville de Pharsale ; c'est là que Thétis, divinité marine, vécut avec Pelée⁴, loin du commerce des hommes : en mémoire de son hymen, le peuple thessalien appelle ce lieu Thétidée. Le fils d'Achille possède ce palais ; mais il laisse Pelée régner sur la terre de Pharsale, ne voulant pas reprendre le sceptre à ce vieillard tant qu'il vit. Unie au fils d'Achille mon maître, je lui ai donné dans ce palais un enfant mâle. Et d'abord, malgré mon malheur, je me flattais de l'espoir que, tant que mon fils vivrait, je trouverais en lui un appui et une consolation : mais depuis que mon maître, dédaignant ma couche d'esclave, a épousé la Lacédémonienne Hermione, je suis accablée par elle de mauvais traitements. Elle dit que par de secrets maléfices je la rends stérile, et odieuse à son époux ; que je veux être maîtresse à sa place dans cette maison, et la chasser violemment de son lit, moi qui n'y pris place qu'à regret, et qui en suis sortie pour toujours. Le grand Jupiter⁵ le sait, c'est malgré moi que je suis entrée dans cette couche. Mais je ne puis la persuader ; elle veut me faire mourir, et Ménélas, son père, seconde ses projets. Il arrive de Sparte en ces lieux, dans cette intention même. Saisie de crainte, je suis venue chercher un asile contre la mort dans ce sanctuaire consacré à Thétis, et qui touche aux murs du palais. Pelée et sa famille le révèrent comme un monument de son alliance avec la déesse. J'ai envoyé en secret mon fils, mon unique espérance, dans une maison étrangère, de peur qu'on n'attente à sa vie ; car son père n'est pas là pour me défendre, et pour secourir son fils. Il est allé à Delphes expier une offense faite à Apollon, dans un moment de délire, où il vint demander au dieu vengeance du meurtre de son père⁶. Il tâche aujourd'hui d'obtenir le pardon de sa faute, et de se rendre Apollon propice à l'avenir.

Comme souvent le prologue fait parler un personnage principal qui présente la situation.

[Haut du document](#)

¹ Phthie, en Thessalie (Grèce centrale)

² il s'agit de la ville natale d'Andromaque, en Cilicie (Asie Mineure)

³ Épithète péjorative ; Néoptolème est né sur l'île de Scyros.

⁴ Ce sont les parents d'Achille, père de Néoptolème.

⁵ Selon l'usage depuis la Renaissance, le traducteur utilise le nom latin des dieux grecs.

⁶ Achille a été tué au talon par une flèche lancée par Pâris à l'instigation d'Apollon.

EXTRAIT 2 : L'AFFRONTMENT ENTRE HERMIONE ET ANDROMAQUE (vers 147-273).

HERMIONE. — Ces parures d'or qui brillent sur ma tête, ces riches vêtements, ces tissus précieux dont je suis couverte, ne sont point les richesses de la maison d'Achille ou de Pélée ; mais je les ai apportés de la terre de Sparte ; Ménélas, mon père, me les a donnés avec une dot magnifique : j'ai donc le droit de parler librement. Telle est donc la réponse que j'ai à vous faire. Et toi, esclave et captive¹, tu voudrais me chasser de ce palais, pour y être maîtresse ; tu me rends par tes maléfices odieuse à mon époux, et tu as frappé mon sein de stérilité. L'esprit des femmes de l'Asie² est habile dans ces arts funestes ; mais je réprimerai ton audace. Ni la demeure de la Néréide³, ni ce temple, ni cet autel, ne te protégeront ; mais tu mourras. Et si quelqu'un des mortels ou des dieux veut sauver tes jours, il te faudra, au lieu de cet ancien orgueil si hautain, prendre des sentiments plus humbles, trembler, tomber à mes genoux, balayer ma maison, répandre des vases d'or la rosée d'Achéloüs⁴, et connaître où tu es : car il n'y a plus ici ni Hector, ni Priam, ni opulence, mais une ville grecque. Malheureuse, tu en viens à ce point d'égarément, d'oser entrer dans le lit de celui dont le père a tué ton époux, et avoir des enfants d'un meurtrier ! Telles sont les mœurs des Barbares : le père couche avec la fille, le fils avec la mère, le frère avec la sœur ; les plus chers amis s'entre-égorgent ; la loi ne défend aucun de ces crimes. Mais ne t'avise pas de les introduire chez nous : il n'est pas honnête qu'un seul homme tienne deux femmes sous ses lois ; mais celui-là doit se contenter d'une seule compagne, qui veut avoir une maison bien gouvernée.

LE CHOEUR. — La jalousie est la passion des femmes : toujours elles haïssent celles qui partagent avec elles le lit de leur époux.

ANDROMAQUE. — Hélas ! hélas ! la jeunesse est un mal pour les mortels, et dans la jeunesse l'injustice. Pour moi, je crains que ma qualité d'esclave ne fasse tort à mes raisons, quoique j'en aie beaucoup de bonnes à dire, et que si, au contraire, j'ai raison, je n'en sois que plus maltraitée ; car l'orgueil des grands supporte impatiemment la supériorité des petits. Mais je n'aurai pas la faiblesse de me trahir moi-même. Dis-moi, jeune femme, à quel titre pourrais-je te disputer les droits d'un hymen légitime ? Serait-ce que la ville de Lacédémone est inférieure à celle des Phrygiens, ou que ma fortune efface la tienne, et que ma liberté te fait envie ? Est-ce l'éclat de ma jeunesse et de ma beauté ? est-ce la grandeur de ma patrie et le crédit de mes nombreux amis qui m'enfle le cœur, et m'inspire le désir de régner à ta place ? Serait-ce pour donner le jour à des enfants esclaves, nouveau surcroît de misère pour moi ? Ou bien souffrira-t-on que mes fils soient rois de Phthie, à défaut des tiens ? En effet, les Grecs me chérissent ! et par le nom d'Hector, et par moi-même, je leur suis inconnue ; ils ignorent qu'Andromaque fut reine des Phrygiens. Ce ne sont pas mes maléfices qui te font haïr de ton époux ; mais tu ne sais pas lui rendre ton commerce agréable. Le véritable philtre, le voici : ce n'est pas la beauté, ce sont les vertus qui plaisent aux maris. Mais toi, si quelque chose te blesse, tu parles avec emphase de la grandeur de Lacédémone, et de Scyros avec dédain ; tu étales ta richesse parmi des pauvres ; Ménélas est à tes yeux plus grand qu'Achille : voilà ce qui te rend odieuse à ton époux. Une femme, fût-elle unie à un méchant époux, doit chercher à lui plaire, et ne pas lutter avec lui d'arrogance. Si tu avais eu pour époux quelque roi de la Thrace, pays couvert de neige, où le même homme fait tour à tour partager sa couche à plusieurs femmes, tu les aurais donc tuées ? et, par les excès d'une passion insatiable, tu aurais déshonoré toutes les femmes ? Si cette passion fermente en nous avec plus de violence que chez les hommes, du moins nous la réglons avec décence. O cher Hector, si Vénus t'inspira quelque faiblesse, j'aimais, à cause de toi, les femmes que tu aimais ; souvent même je présentai mon sein aux enfants qu'une autre mère t'avait donnés, pour ne te faire sentir aucune amertume. En agissant ainsi, je gagnais, par ma douceur, le cœur de mon époux. Mais toi, dans ta crainte jalouse, tu ne souffres pas même qu'une goutte de rosée céleste approche de ton

¹ Andromaque, en tant que « prise de guerre », est esclave, quoique d'origine noble.

² Troie est en Asie Mineure, considérée comme « barbare » : la colère d'Hermione fait écho à la tradition anti-perses des Athéniens. Allusion également au personnage de Médée, autre « magicienne » originaire d'Asie (du Caucase).

³ Andromaque est réfugiée près du temple de Thétis, fille de Nérée et mère d'Achille. En se tenant près de la statue de la déesse elle se met sous sa protection religieuse.

⁴ Expression poétique pour dire « de l'eau courante ».

époux. Femme, prends garde de surpasser en impudicité celle qui t'a donné le jour¹ : les enfants sensés doivent fuir l'exemple d'une mère vicieuse.

LE CHOEUR. — Reine², autant que la chose t'est possible, suis mes conseils, et réconcilie-toi avec Andromaque.

HERMIONE. — D'où vient ce langage arrogant ? Oses-tu te mesurer en paroles avec moi, comme si toi seule étais chaste et que je ne le fusse pas ?

ANDROMAQUE. — Ce n'est pas du moins dans le langage que tu viens de tenir.

HERMIONE. — Que jamais, femme, ton esprit n'habite en moi !

ANDROMAQUE. — Tu es jeune, et tu offenses la pudeur dans tes paroles !

HERMIONE. — Pour toi, ce n'est pas dans tes paroles, mais dans tes actions, qui me blessent autant qu'il est en toi.

ANDROMAQUE. Ne peux-tu souffrir en silence les douleurs que te cause l'amour ?

HERMIONE. — Eh quoi ! n'est-ce pas là le plus précieux des biens pour les femmes ?

ANDROMAQUE. — Oui, lorsque la pudeur le règle ; sinon, c'est un opprobre.

HERMIONE. — Notre ville ne se gouverne pas par les lois des Barbares.

ANDROMAQUE. — Ce qui est une honte chez les Barbares n'est pas moins honteux chez les Grecs.

HERMIONE. — Tu raisones bien, oh ! très bien ; mais tu n'en mourras pas moins.

ANDROMAQUE. — Vois-tu la statue de Thétis qui tourne sur toi ses regards ?

HERMIONE. — Elle déteste ta patrie, à cause du meurtre d'Achille.

ANDROMAQUE. — C'est Hélène, c'est ta mère qui a causé sa mort, et non pas moi.

HERMIONE. — Pousseras-tu plus loin tes outrages contre moi ?

ANDROMAQUE. — Je me tais, je tiens ma bouche fermée.

HERMIONE. — Réponds enfin sur l'objet qui m'amène.

ANDROMAQUE. — Je dis que tes sentiments ne sont pas ce qu'ils devraient être.

HERMIONE. — Enfin, quitteras-tu ce temple saint de la déesse de la mer ?

ANDROMAQUE. — La mort seule pourra m'en arracher.

HERMIONE. — La résolution en est prise, je n'attendrai pas le retour de mon époux.

ANDROMAQUE. — Ni moi non plus, jusque-là, je ne me livrerai pas à toi.

HERMIONE. — Je t'y contraindrai, en employant le feu sans m'inquiéter de toi.

ANDROMAQUE. — Allume donc l'incendie : les dieux en seront témoins.

HERMIONE. — Et je laisserai sur ton corps de cuisantes blessures.

ANDROMAQUE. — Immole-moi, ensanglante l'autel de la déesse ; elle saura t'en punir.

HERMIONE. — Ô race barbare, audace intraitable, tu veux braver la mort ? Va, je sais le moyen de te faire quitter de bon gré ton asile : je possède un appât puissant sur toi : mais couvrons mes paroles ; les faits parleront bientôt. Demeure ferme à ton poste ; quand tu serais attachée de toutes parts avec du plomb fondu³, je saurai t'en arracher avant le retour du fils d'Achille, en qui tu mets ta confiance.

ANDROMAQUE. — Oui, je mets en lui ma confiance. Chose étrange ! les dieux ont donné aux mortels des remèdes contre la morsure des serpents, et personne n'en a encore trouvé contre une méchante femme, pire que la vipère et que le feu, tant nous sommes un fléau pour les hommes !

Dialogue remarquable où les arguments sont tour à tour rationnels, religieux, sophistiques, racistes... Racine s'est souvenu de cette dureté en mettant en scène beaucoup plus brièvement la froideur cruelle qu'Hermione oppose aux prières d'Andromaque (Acte III, scène 4 ; voir aussi la 2^e préface).

Historiquement la pièce a été créée vers 425, pendant la désastreuse guerre du Péloponnèse entre Athènes et Sparte (de 430 à 404) ; or Hermione est de naissance une Spartiate (fille de Ménélas et d'Hélène) ; contre Ménélas, présenté par Euripide comme particulièrement cruel envers Andromaque, celle-ci prononcera une violente diatribe anti-spartiate (deuxième épisode, = vers 309-463).

[Haut du document](#)

¹ il s'agit d'Hélène, dont la mauvaise réputation est un lieu commun.

² le chœur s'adresse à Hermione.

³ ce n'est pas une menace de torture, mais l'image d'une statue fixée sur son socle.

EXTRAIT 3 : DIALOGUE ORESTE – HERMIONE (vers 989-1008)

Oreste se présente sur la scène. Autrefois fiancé d'Hermione, il a demandé à Néoptolème de renoncer à épouser celle-ci. Humilié par son refus, il projette de le tuer.

HERMIONE. — Mais éloigne-moi au plus tôt de cette demeure ; craignons d'être prévenus par le retour de mon époux, et que Pélée, apprenant que j'abandonne le palais de son fils, ne se mette à ma poursuite avec des coursiers rapides.

ORESTE. — Ne redoute pas le bras d'un vieillard, et ne crains pas non plus le fils d'Achille, qui m'a outragé : cette main vient de lui dresser un piège mortel et inévitable; je ne l'expliquerai pas d'avance, mais le rocher de Delphes¹ le connaîtra quand il sera temps. Le parricide lui apprendra, si les serments de mes amis sont fidèlement gardés sur la terre delphique, qu'il ne devait pas épouser celle qui me fut promise. La vengeance qu'il a demandée à Apollon du meurtre de son père lui coûtera cher, et son repentir lui servira peu auprès du dieu qui doit le punir. Mais la mort sera le châtiment de ses accusations contre le dieu et contre moi, et il apprendra ce que peut ma haine : car le dieu renverse la fortune de ses ennemis, et se plaît à briser leur orgueil. (*Il sort avec Hermione.*)

A la fin de la pièce un messager racontera le meurtre de Néoptolème par les Delphiens à l'instigation d'Oreste (vers 1085-1165). Puis l'apparition de la déesse Thétis constitue le dénouement : Andromaque sera mariée au Troyen Hélénos et son fils deviendra roi, et Pélée sera divinisé après avoir enterré son fils à Delphes. Le sort d'Oreste et d'Hermione n'est pas indiqué.

Nulle trace ici de la folie d'Oreste ; Hermione, dont la vengeance envers Andromaque a échoué, n'est pas mue par son amour pour Néoptolème. De plus la tradition grecque interdit à une femme de machiner la mort d'un homme : Clytemnestre est le seul contre-exemple en Grèce, puisque Médée est une barbare.



[Caen, musée des Beaux-Arts](#) : Pierre Guérin, *Oreste annonce à Hermione la mort de Pyrrhus* (vers 1800).

[Haut du document](#)

¹ C'est là que siège Apollon

3. Euripide : *Les Troyennes* (vers 668-779, traduction Artaud, 1842.)

La pièce date de 415, peu après le massacre des habitants de l'île de Mélos par les Athéniens, une des premières exterminations de peuple documentée par l'histoire. De façon originale, Euripide ne se soucie pas de l'unité d'action, mais présente les lamentations sous les murs de Troie de différentes femmes troyennes, victimes de la guerre qui vient de s'achever par la mort de leurs maris et fils.

Hécube, femme de Priam, vient d'apprendre l'immolation de sa jeune fille Polyxène sur le tombeau d'Achille. Andromaque lui répond en énumérant ses malheurs à elle.

HÉCUBE. — Hélas ! hélas ! ma fille ! Ô sacrifice abominable ! Ah ! quelle mort funeste !

ANDROMAQUE. — Sa mort est ce qu'on l'a faite ; mais telle qu'elle est, cette mort est préférable à la vie qu'on me laisse.

HÉCUBE. — Ah ! ma fille, être vivant ou être mort, n'est-ce pas la même chose ; l'un n'est plus rien, l'autre a encore l'espérance.

ANDROMAQUE. — Ô ma mère, écoute de belles paroles que j'ai entendues, et qui pourront soulager ta douleur. Ne pas naître équivaut à mourir ; mais mourir vaut mieux que vivre misérable ; car on ne souffre plus, n'ayant pas le sentiment de ses maux. Mais celui qui fut heureux et qui tombe dans le malheur a le cœur en proie au regret de son bonheur passé. Polyxène est morte, c'est comme si elle n'eût pas vu le jour ; elle oublie tous ses maux. Mais moi, après avoir touché le but et atteint le faite de la prospérité, je suis retombée dans l'abîme de l'infortune. Car toutes les vertus qu'on peut souhaiter dans une femme, je les ai pratiquées dans la maison d'Hector ; d'abord une femme, qu'elle soit innocente ou coupable, s'expose à la médisance par cela seul qu'elle ne reste pas à la maison : je m'interdis même le désir d'en sortir, et me renfermai dans ma demeure, sans admettre au sein de mes foyers les entretiens flatteurs des femmes. Je n'avais d'autre maître que les sentiments honnêtes de mon cœur, et ils me suffisaient : je présentais toujours à mon époux un visage serein et une bouche silencieuse, et je savais à propos quand il fallait lui céder la victoire ou l'emporter sur lui. Le renom de cette conduite, répandu dans l'armée grecque, a causé ma perte : car, dès que je fus captive, le fils d'Achille¹ voulut m'avoir pour épouse, et je serai esclave dans la maison des meurtriers de mon époux. Si, oubliant le souvenir chéri d'Hector, j'ouvre mon cœur à la tendresse de mon nouveau mari, je paraîtrai infidèle aux mânes du premier ; et si je lui témoigne de la haine, je me rendrai odieuse à mes maîtres. On dit cependant qu'une seule nuit calme l'aversion d'une femme pour la couche d'un homme ; je déteste celle qui, perdant un premier époux, peut en aimer un autre. Un cheval même, lorsqu'on le sépare de la compagne avec laquelle il fut élevé, ne porte plus si facilement le joug ; et cependant, privés de la parole et de l'intelligence, ces animaux sont inférieurs à notre nature. En toi, cher Hector, je trouvai réunis la prudence, l'illustration, l'opulence et l'éclat du courage ; tu me reçus innocente et pure au sortir de la maison paternelle, et le premier tu entras dans mon lit virginal. Tu meurs, et l'on m'entraîne captive au delà des mers, pour subir en Grèce le joug de l'esclavage. Ah ! la mort de Polyxène, sur laquelle tu gémiss, n'est-elle pas un malheur bien moindre que les miens ? J'ai perdu même ce qui reste à tous les mortels, l'espérance ; mon esprit ne s'abuse même plus par l'idée d'un sort meilleur : et pourtant c'est déjà un bien que d'y croire.

LE CHOEUR. — Tes malheurs sont les nôtres, et, en les déplorant, tu nous enseignes toute l'étendue de notre misère.

HÉCUBE. — Je ne suis jamais montée sur un vaisseau ; mais ceux que j'ai vus en peinture et ce que j'en ai ouï dire me les ont fait connaître. Lorsque la tempête gronde sans déployer toute sa violence, les nautoniers se mettent à l'œuvre avec ardeur pour échapper au danger ; l'un court au gouvernail, l'autre aux voiles, un autre épuise l'eau de la sentine ; mais si leurs efforts sont impuissants contre la furie de la mer bouleversée, ils cèdent à la fortune et s'abandonnent à la merci des flots. Ainsi moi, dans les maux qui m'accablent, je reste sans voix, et la plainte expire sur mes lèvres ; je cède à la tempête de l'adversité soulevée par les dieux. Mais, ma chère fille, laisse là les malheurs d'Hector, tes larmes ne sauraient le sauver. Honore ton nouveau maître, charme son cœur par le doux attrait de tes vertus. En agissant ainsi,

¹ Néoptolème. Racine l'appelle Pyrrhus, qui est en fait un surnom : « le roux ».

tu feras la joie de tes amis, et tu pourras élever le fils de mon fils¹, pour être l'espoir de Troie et pour que ta postérité relève un jour les murs d'Ilion.

Je vois s'avancer le héraut des Grecs ; quels nouveaux ordres apporte-t-il ?

TALTHYBIUS. — Épouse d'Hector, le plus vaillant des Phrygiens, ne me prends pas en haine ; c'est contre mon gré que je viens t'annoncer les résolutions des Grecs et des Pélopidés².

ANDROMAQUE. — Qu'est-ce donc que me prépare ce début sinistre ?

TALTHYBIUS. — Il a été résolu que ton fils... Comment pourrai-je m'expliquer ?

ANDROMAQUE. — Est-ce qu'il ne nous sera pas permis d'avoir le même maître ?

TALTHYBIUS. — Aucun Grec ne sera jamais son maître.

ANDROMAQUE. — Veulent-ils donc abandonner ici le dernier débris des Phrygiens³ ?

TALTHYBIUS. — Je ne sais comment t'annoncer une chose si funeste.

ANDROMAQUE. — J'approuve ta retenue : mais dis-moi cette chose si funeste.

TALTHYBIUS. — On veut faire périr ton fils, pour te dire le fait dans toute son horreur.

ANDROMAQUE. — Ah ! grands dieux ! voilà quelque chose de plus horrible qu'un détestable hymen !

TALTHYBIUS. — L'éloquence d'Ulysse l'a emporté dans l'assemblée des Grecs.

ANDROMAQUE. — Hélas ! hélas ! il n'est point de terme aux maux que je souffre.

TALTHYBIUS. — Il a montré le danger de laisser croître le fils d'un héros.

ANDROMAQUE. — Puisse-t-il obtenir un pareil arrêt pour ses propres fils !

TALTHYBIUS. — Il faut qu'Astyanax soit précipité du haut des tours d'Ilion⁴. Cela doit s'accomplir ; montre ta sagesse en te résignant et en te soumettant sans résistance. Ne te flatte pas de pouvoir t'opposer aux volontés des Grecs ; songe à ta faiblesse : sans époux, sans patrie, tu es au pouvoir d'un maître, et nous sommes plus forts qu'il ne faut pour réduire une femme. Évite donc un combat inégal ; ne tente rien d'indigne de toi, et n'éveille point la haine ; garde-toi même de lancer des imprécations contre les Grecs ; car si tu irrites l'armée par tes menaces, on refusera à ton fils la sépulture et les lamentations funèbres ; si, au contraire, tu supportes tes maux en silence et avec courage, tu ne priveras pas son corps des derniers honneurs, et toi-même tu obtiendras des Grecs un traitement plus doux.

ANDROMAQUE. — Ô mon fils, ô doux objet de ma tendresse, tu vas périr par une main ennemie, tu vas abandonner ta mère désolée ! C'est la valeur de ton père qui te tue, elle qui fut le salut de tant d'autres. La vertu de ton père t'a mal servi. Ô hymen infortuné, couche nuptiale, lorsque j'entrai dans le palais d'Hector, devais-je croire, en lui donnant un fils, que j'offrais aux Grecs une victime, et non un maître à l'opulente Asie ? Tu pleures, ô mon fils ! as-tu le sentiment de tes maux ? Pourquoi tes mains m'embrassent-elles ? pourquoi t'attacher à ma robe, comme un jeune oiseau s'abrite sous l'aile de sa mère ? Hector ne sortira point de la terre, armé de sa lance redoutable, pour être ton libérateur ; ni sa famille ni la puissance phrygienne ne peuvent te secourir. Impitoyablement précipité la tête la première du haut d'une roche, tu vas rendre le dernier soupir. O fils chéri que je presse entre mes bras, douce haleine que je respire ; c'est donc en vain que ce sein t'a nourri, en vain je me suis épuisée de peines et de tourments ! Pour la dernière fois embrasse ta mère, presse-toi contre son cœur, de tes bras entoure mon corps, et que ta bouche s'unisse à la mienne. Ô Grecs, qui inventez des supplices dignes des Barbares, pourquoi faites-vous périr cet enfant innocent ? Ô race de Tyndare⁵, non, tu n'es pas la fille de Jupiter ; les auteurs de tes jours furent une Furie, et l'Envie, et le Meurtre, et la Mort, tous les monstres qu'enfante la terre. Non, jamais Jupiter n'a pu produire ce fléau des Grecs et des Barbares. Sois maudite, toi dont la beauté funeste a indignement ravagé les champs de la Phrygie !

Prenez, emportez, précipitez mon fils, si tel est votre plaisir ; faites de ses chairs un horrible festin, puisque les dieux sont les auteurs de notre désastre, et que je ne pourrais arracher mon fils à la mort. Cachez mon corps misérable, plongez-le au fond de votre vaisseau. Heureux auspices pour un hymen, de le souiller du sang de mon fils ! (*Elle sort.*)

[Haut du document](#)

¹ Astyanax

² autre nom des Atrides, Agamemnon et Ménélas, chefs de l'armée grecque.

³ autre nom des Troyens.

⁴ autre nom de Troie.

⁵ roi de Sparte, époux de Léda, la mère d'Hélène et de Clytemnestre.

4. Sénèque : *Les Troyennes* (traduction Nisard, 1855).

Sur cet auteur latin, voir le document « La tragédie à Rome ». Sénèque s'inspire largement d'Euripide pour l'action et les personnages, fidèles à la tradition grecque. Mais les caractères sont propres au théâtre romain. Dans cette pièce, le désespoir des captives troyennes contraste avec la violence des chefs grecs Ulysse et Pyrrhus.

Texte complet : http://agoraclass.fltr.ucl.ac.be/concordances/sen_troyennes/lecture/default.htm

EXTRAIT 1 : ANDROMAQUE DOIT-ELLE LIVRER SON FILS OU LAISSER DÉVASTER LE TOMBEAU D'HECTOR ?
(vers 642-706)

Andromaque a vu en songe Hector qui lui a conseillé de cacher Astyanax dans son propre tombeau. Mais Ulysse, méfiant, veut raser ce tombeau et disperser les cendres pour faire disparaître toute trace d'Hector.

(ANDROMAQUE) (*à part.*) Que ferai-je ? Une double crainte partage mon âme : d'un côté, mon fils; de l'autre, la cendre d'un époux. Lequel doit l'emporter ? Cher Hector, j'en atteste les dieux cruels, et plus encore tes mânes, mes véritables dieux, je n'aime dans mon fils que toi seul. Qu'il vive, pour me rappeler les traits de mon époux. Quoi ! les cendres d'Hector seraient arrachées de son tombeau, ses restes dispersés sur la vaste étendue des mers ? Périssent plutôt son fils ! Ah! mère barbare ! pourras-tu le voir souffrir une mort si cruelle, tomber en roulant du haut d'une tour ? Oui, je le pourrai, j'en aurai le courage, pourvu que mon époux mort ne soit pas outragé par la main du vainqueur. Que dis-je ? mon fils sentira toutes les angoisses de la mort ; le trépas a rendu l'autre insensible. Cruelle incertitude ! Prenons un parti. A qui des deux ferai-je grâce ? Ingrate, tu balances ? Et c'est ton Hector ? Que dis-tu ? des deux côtés est un Hector ; mais l'un est vivant, et peut-être un jour vengera son père. Je ne puis les sauver tous deux. Que faire ? Sauvons celui que redoutent les Grecs.

(ULYSSE) C'en est fait, j'obéis à l'oracle ; je détruis ce tombeau.

(ANDROMAQUE) Ce tombeau que vous nous avez vendu¹ !

(ULYSSE) Que m'importe ? je le renverserai de fond en comble.

(ANDROMAQUE) J'en appelle aux dieux, j'en appelle à l'ombre d'Achille. Pyrrhus, défendez le bienfait² de votre père.

(ULYSSE) Ce tombeau va couvrir la terre de ses débris.

(ANDROMAQUE) C'est le seul crime que les Grecs n'eussent pas encore tenté. Vous avez outragé les temples, ceux même des dieux qui vous sont propices. Votre fureur avait épargné les tombeaux. Mais je m'opposerai à vos efforts ; ma faible main bravera vos armes ; un juste courroux me donnera des forces. Telle cette vaillante Amazone qui terrassa les bataillons argiens³, ou qu'une Ménade⁴, possédée d'une fureur divine, parcourt à grands pas les forêts épouvantées et hors d'elle-même frappe et blesse sans le savoir, je m'élancerai au milieu des soldats, et je périrai du moins en défendant les cendres de mon époux.

(ULYSSE) (*aux soldats.*) Vous hésitez ? Qui vous arrête ? Les gémissements et la fureur impuissante d'une femme ? Obéissez.

(ANDROMAQUE) Que vos coups tombent d'abord sur moi. Ils me repoussent. Brise les liens de la mort, entrouvre la terre, cher Hector, pour dompter Ulysse. Ton ombre suffira. Il a saisi ses armes ; il lance des feux. Ô Grecs, ne voyez-vous pas Hector ? ou suis-je la seule qui le voie ?

(ULYSSE) (*à un soldat.*) Détruis-le jusque dans ses fondements.

(ANDROMAQUE) (*à part.*) Que fais-tu, insensée ? Tu enveloppes dans la même ruine ton fils et ton époux. Peut-être pourras-tu fléchir les Grecs par tes prières ! L'infortuné serait écrasé sous les débris de ce vaste monument ! Qu'il périsse de toute autre manière, plutôt que d'être la victime d'un père mort, plutôt que de

¹ Priam a acheté le cadavre d'Hector pour pouvoir l'ensevelir (*Iliade*, XXIV, 230 sq.)

² Achille a accepté de rendre le corps.

³ = grecs. Dans la tradition les Amazones sont alliées aux Troyens.

⁴ ou Bacchantes : adoratrices de Bacchus – Dionysos, caractérisées par leur violence débridée.

peser lui-même sur la cendre paternelle. (*A Ulysse*) Ulysse, je tombe à vos pieds ; Andromaque, qui n'a jamais imploré personne, embrasse vos genoux. Prenez pitié d'une mère ; écoutez ses prières avec douceur, avec patience. Plus les dieux vous ont élevé, moins vous devez accabler les malheureux. Ce qu'on leur accorde, on le donne à la fortune. Ainsi puisse vous recevoir la couche de votre chaste épouse ! Puissent les jours de Laërte¹ se prolonger jusqu'à votre retour ! Que votre fils vous reçoive dans votre palais ! Puisse-t-il enfin, allant même au delà de vos vœux, passer en âge son aïeul, et son père en sagesse. Ayez pitié d'une mère. C'est ma seule consolation dans mes malheurs.

(ULYSSE) Livrez-moi votre fils, et vous me prierez après.

(ANDROMAQUE) Sors de ta retraite, viens, déplorable enfant, que ta mère n'a pu sauver.

On notera l'évolution du personnage d'Andromaque dans ce passage : d'abord le dilemme et la délibération, puis les menaces guerrières, enfin la position de suppliante.

EXTRAIT 2 : LA MORT D'ASTYANAX (vers 1068-1117)

Un messager vient annoncer et décrire les crimes exigés et accomplis par les Grecs : la mort successive d'Astyanax et celle de Polyxène, la toute jeune fille de Priam qui est immolée aux mânes d'Achille.

(MESSAGER) (*à Hécube*) Votre fille a été immolée, (*à Andromaque*) votre fils, précipité du haut du rempart. Mais l'un et l'autre ont souffert la mort avec courage.

(ANDROMAQUE) Retraced-nous le détail funeste de ce double forfait. Une âme affligée se complaît dans tout ce qui peut nourrir sa douleur. Parlez donc, et n'omettez aucune circonstance.

(MESSAGER) Il ne reste plus de la ville superbe de Troie que cette tour au sommet de laquelle Priam se rendait d'ordinaire ; de là ce prince, placé derrière les créneaux, observait les combats et dirigeait les mouvements de ses troupes, tenant son petit-fils entre ses bras, et lui montrant Hector qui, le fer et la flamme à la main, poursuivait les Grecs effrayés. Ce vieillard faisait admirer au jeune enfant les exploits de son père. Cette tour, autrefois remarquable entre toutes, et qui faisait l'ornement de nos murailles, est maintenant un rocher cruel, autour duquel s'assemblent en foule les chefs et les soldats. Tous ont quitté leurs vaisseaux ; les uns couvrent une vaste colline, d'où la vue s'étend au loin dans la plaine ; les autres, quoique placés au sommet d'une roche, se dressent encore sur la pointe du pied ; d'autres montent sur les pins, les lauriers, les hêtres, qui tremblent sous le poids dont leur cime est chargée. Ceux-ci gravissent le sommet escarpé d'une montagne : ceux-là se tiennent sur quelque reste de maison à demi consumée ; d'autres saisissent les pierres saillantes de nos murs en ruines ; quelques-uns même, ô sacrilège ! assis sur le tombeau d'Hector, contemplent le spectacle barbare. A travers cet espace rempli de spectateurs, on vit s'avancer fièrement le roi d'Ithaque², tenant de la main droite le petit-fils de Priam. L'enfant le suit d'un pas assuré jusqu'au haut des remparts. Arrivé devant la tour, il promène autour de lui ses regards intrépides, sans éprouver le moindre effroi. Tel un lionceau, trop jeune et trop faible encore pour s'élancer sur sa proie, a déjà cependant un air menaçant, essaye de mordre, et montre en lui toute la fierté du roi des forêts ; ainsi Astyanax, même entre les mains de son ennemi, excitait l'admiration des soldats, des chefs, d'Ulysse lui-même. Objet des pleurs d'une si grande multitude, lui seul ne pleure pas ; et tandis qu'Ulysse, instruit par le devin, répétait les prières et les paroles sacrées et suppliait les dieux cruels d'accepter ce sacrifice, l'enfant se précipite de lui-même au milieu royaume de Priam.

(ANDROMAQUE) Jamais l'habitant de la Colchide ou le Scythe³ vagabond, jamais ces peuplades sauvages répandues autour de la mer Caspienne, poussèrent-ils si loin la cruauté ? Non, le farouche Busiris⁴ lui-

¹ Père d'Ulysse. Allusion au long retour d'Ulysse après la fin de la guerre.

² Ulysse

³ La Colchide, dans le Caucase, et la Scythie, dans les plaines d'Ukraine, sont des pays considérés comme particulièrement barbares.

⁴ Roi mythique d'Égypte, très hostile aux étrangers.

même n'immola jamais sur ses autels une si tendre victime, et Diomède¹ ne fit jamais dévorer par ses chevaux cruels les membres d'un enfant. Ô mon fils, qui ensevelira ton corps et le confiera au tombeau ? (MESSAGER) Après cette chute, que peut-il rester de votre fils ? Ses membres brisés sont épars çà et là. L'éclat de sa beauté, les grâces de son visage, ces traits nobles qui rappelaient son père, tout a été détruit, lorsqu'il est tombé si pesamment sur la terre. Sa tête s'est brisée contre le roc, et les débris sanglants en ont jailli de toutes parts. II n'est plus, hélas ! qu'un corps défiguré. (ANDROMAQUE) C'est encore par là qu'il ressemble à son père.

Un bon exemple d'hypotypose ! La tragédie de Sénèque ne recule pas devant les descriptions les plus détaillées de l'horreur.



Sébastien BOURDON, *Ulysse découvre Astyanax caché dans le tombeau d'Hector*, 1656.

Source : [Musée national du Canada](https://www.musee-national.ca/).

François HUBERT
francois.hubert@ac-strasbourg.fr

[Haut du document](#)

¹ Autre roi mythique qui faisait dévorer les étrangers par ses juments.